

bruit à cette époque, était le café tenu par la dame veuve Laurent, dans la rue Dauphine, et qui réunissait une société fort nombreuse. On y voyait des savans, des artistes, des littérateurs, des acteurs, des gens d'épée, de robe, de finance, des marchands, des rentiers, des abbés; on y jouait, on y débitait les nouvelles de la cour et celles de la ville; on y causait de science, de poésie, de théâtre, de religion, de morale, de politique; on disputait, on chicanait, on attaquait, on répondait, et tout cela se faisait sans égards, sans ménagemens aucuns.

Il est facile de juger combien ces grossiers débats, provoqués le plus souvent par des personnages adroits et perfides, mettaient à découvert les gens qui y prenaient part de bonne foi; chacun s'y dessinait largement et y donnait la mesure de son instruction, de son esprit, de son caractère, de ses principes, de ses goûts: on conçoit aisément tout l'avantage que la police pouvait en retirer dans l'occasion, et l'on sent aussi que des gens qui s'épargnaient si peu, qui pensaient se connaître si bien, ne devaient pas avoir les uns pour les autres une parfaite estime, une véritable amitié.

De toutes les personnes qui fréquentaient le café de la veuve Laurent, les plus distinguées, sous le rapport du savoir, de l'esprit et des talens, étaient les sieurs Saurin, Lamotte, Autreau, Boindin, Duché, Danchet et Rousseau.

Joseph Saurin, profondément versé dans les sciences physiques et mathématiques, était encore très fort sur les matières de théologie et de morale. Né dans la religion réformée, très-jeune, il en avait été ministre en Suisse, et il avait ensuite abjuré entre les mains de Bossuet, évêque de Meaux. Cette conversion à la foi catholique lui avait valu les bonnes grâces du roi et la protection d'hommes très-puissans; il était de l'Académie des Sciences, et il travaillait, avec l'abbé Bignon, à la rédaction du *Journal des Savans*. Quant à son caractère, il était altier, ferme, énergique, capable de tout entreprendre et de tout faire pour réussir: aussi la conversion de Saurin a-t-elle toujours été regardée comme plus intéressée que sincère (1). Du reste, il affichait

(1) « Bossuet, dit Voltaire, en parlant de Saurin, crut avoir converti un ministre, et il ne fit que servir à la petite fortune d'un philosophe. » Quel éloge!